

TABLETTES ÉDITORIALES.

A bord du Rowland Hill, 5 Septembre, 1853. (9 heures du soir.)

Lecteurs, vous êtes-vous jamais bien défini la position sociale d'un homme de lettres ? Probablement non. Nombre d'entre vous aspirent aux chevrons d'écrivain, séduits par les roses du métier, nombre s'imaginent que tout est plaisir, fêtes, amusements, pour nous autres, malheureux galériens rivés au boulet de la presse, nombre encore nous voient entourés d'une auréole de gloire, tous enfin répètent à l'envi : " Sont-ils heureux les feuilletonistes ! " Ah ! chers lecteurs, pourquoi ne pas aspirer aux galons de caporal d'infanterie, pourquoi ne pas rêver plutôt aux plaisirs, fêtes, amusements, qui, sous l'aspect d'ornières, de cailloux et d'épines, jonchent le chemin battu par le cheval de louage, pourquoi ne pas voir le nègre nageant dans un océan de lumière, pourquoi ne pas répéter tous à l'envi : " Sont-ils heureux les saute-ruisseaux ! " Si le choix d'une profession nous était encore permis, mille fois nous préférerions la position de décroqueur au coin d'une rue, valet de pied ou même colleur d'affiches à celle de feuilletoniste. Il est trop tard, hélas ! maintenant il faut boire le calice jusqu'à la lie, ronger le manche de notre plume, nous abreuver d'encre, nous repaître de papier. O désolante perspective ! Au lieu d'un avenir tissé d'or et de soie, n'apercevoir à l'horizon qu'une interminable feuille de brouillard chargée de pattes de mouches ! — Mais pourquoi cette sortie ? pourquoi ce désespoir ? — Pourquoi !! Pourquoi !!! Pourquoi ne pas nous demander : " Pourquoi l'esclave désire sa liberté ? pourquoi le malade appelle la santé ? pourquoi le bœuf de labour tourne opiniâtrement la tête vers son étable ? " — Un jour, lecteurs, pour votre édification nous vous larmoyons les petites misères de la vie du littérateur ; et ce jour-là, vous n'aurez pas assez de pleurs, de gémissements, de commisérations pour le sort des infortunés qui ont pris à tâche de bercer vos loisirs. En attendant, écoutez un peu et vous jugerez si c'est à raison que je me répands en doléances.

Hier, en passant dans la rue St. Paul, à Montréal, je rencontre un mien ami.

— Ah ! je vous trouve enfin !

— Quel air agité, grand Dieu ! Le feu aurait-il pris au bureau de la *Ruche* ?

— Non, point que je sache.

— Viendriez-vous m'annoncer que j'hérite d'un parent éloigné ?

— Nullement.

— Tant pis !

— Vous.....

— Alors je ne vois pas...

— Laissez-moi parler, morbleu !

— Disposez de mes oreilles.

— Depuis longtemps vous avez l'intention de faire un voyage au Saguenay.

— Sans-doute, mais.....

— Voulez-vous y venir ?

— Quand ça ?

— Demain.

— Demain ! demain ! hum ! Nous sommes au cinq, la *Ruche* paraît le huit. Si j'ai assez de copie, c'est affaire conclue. Allons en conférer avec le prote ; ma décision est au fond de sa casse.

Nous voilà partis. Notre homme était à l'imprimerie. A ma question :

— Avez-vous suffisamment de matière pour remplir les soixante quatre pages de la publication ?